

FOCUS

VILLENEUVE-SUR-LOT

LE THÉÂTRE

GEORGES-LEYGUES



SOMMAIRE

3 INTRODUCTION

4 LES PREMIERS THÉÂTRES DE VILLENEUVE-SUR-LOT

5 LA CULTURE ET LA RÉPUBLIQUE : LES IDÉAUX DE GEORGES LEYGUES

Georges Leygues, une personnalité politique et culturelle

Le projet d'une « Maison du Peuple »

La naissance du théâtre Georges-Leygues

9 L'ARCHITECTURE : ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

Un plan classique...

... qui intègre des innovations techniques

Un édifice entre-deux-guerres : l'emprunt à l'Art déco

Un détail qui compte : les bas-reliefs signés les frères Martel

21 L'INAUGURATION

22 LEXIQUE

Crédits couverture

Vue du théâtre Georges-Leygues
vers 1935

© Fonds Bétons armés Hennebique
- 76 IFA, Cité de l'architecture et du
patrimoine/Archives d'architecture
contemporaine

Maquette

obologo.com

d'après **DÉS SIGNÉS**

studio Muchir Desclouds 2018

Impression

IGS - Sainte-Colombe-en-Bruilhois

INTRODUCTION



Le théâtre Georges-Leygues est un monument emblématique de Villeneuve-sur-Lot. Inscrit au titre des Monuments historiques en 2008, c'est un jalon précieux de l'histoire de l'architecture de la ville, qui, par son emplacement et son style raconte les évolutions urbaines et les modes de vie des Villeneuvois et des Villeneuvoises de l'entre-deux-guerres. Ses concepteurs confièrent au théâtre la mission de recevoir des représentations théâtrales et des concerts devant un millier de spectateurs – Villeneuve-sur-Lot comptait alors 12 000 habitants. L'espace que nécessite un édifice de cette ampleur n'étant pas disponible au sein de la bastide ancienne (le parcellaire y est étroit et entièrement occupé), c'est au-delà des boulevards périphériques que l'on regarde, à l'emplacement d'un bâtiment désaffecté.

Construit à l'initiative de Georges Leygues entre 1931 et 1935, l'édifice présente une esthétique moderne, empruntée à l'Art déco, et harmonieusement associée aux codes de l'architecture classique. D'un côté, il affirme la noblesse des arts en s'inscrivant dans une tradition architecturale fastueuse, de l'autre, il intègre les innovations techniques de son temps, dont l'usage du béton armé.

Il concilie tradition et modernité et offre à de nombreuses générations futures un lieu d'édification. Car l'architecture est un langage : elle manifeste des aspirations. Celles du commanditaire, celles des architectes, mais aussi les aspirations de celles et ceux qui héritent de ces éléments patrimoniaux. L'attention que l'on porte aux ouvrages qui nous entourent, en particulier ceux créés pour notre propre épanouissement culturel, révèle notre capacité à accepter une histoire commune et à continuer à l'écrire en harmonie avec l'esprit de celles et ceux qui nous ont précédés.

LES PREMIERS THÉÂTRES DE VILLENEUVE-SUR-LOT

Les habitants et habitantes de Villeneuve-sur-Lot n'ont pas attendu la présence d'un édifice spécialement conçu pour le théâtre pour accueillir des troupes et apprécier une variété de spectacles.

En effet, les archives permettent d'identifier plusieurs lieux qui ont abrité la vie artistique de Villeneuve : la première mention remonte à la période révolutionnaire et concerne un « théâtre de comédie », ouvert dans la chapelle du couvent Notre-Dame par des amateurs en 1799¹.

Dans le deuxième quart du XIX^e siècle, le « Café de la Comédie » ouvrit à l'angle du boulevard Saint-Cyr et de la rue d'Albert et regroupait à la fois le théâtre et un café-concert. Celui-ci fut détruit par un incendie survenu dans la nuit du 18 au 19 janvier 1905.

Une salle privée, la salle Malespine ouvrit en 1912 sur la place du IV Septembre. Elle possédait une vaste scène utilisée pour les spectacles et les concerts, mais aussi pour un divertissement qui connut un succès croissant : le cinéma.



2. Vue du boulevard Saint-Cyr

¹ Registre des délibérations de la commune daté du 6 ventôse an 7, Archives municipales de Villeneuve-sur-Lot

LA CULTURE ET LA RÉPUBLIQUE : LES IDÉAUX DE GEORGES LEYGUES



GEORGES LEYGUES, UNE PERSONNALITÉ POLITIQUE ET CULTURELLE

Né en 1856 à Villeneuve-sur-Lot, Georges Leygues mena une brillante carrière politique qu'il débuta à l'âge de vingt-cinq ans lorsqu'il fut élu adjoint au maire. À partir de 1885, sa charge de député le mena à Paris. Successivement ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (1894), ministre de l'Intérieur (1895), ministre des Colonies (1906), président de la commission des Affaires extérieures de la Chambre (1915), ministre de la Marine (1917) et Président du Conseil (1920-1921), Georges Leygues acquit une expertise en matière de diplomatie et de politique extérieure.

Ses fonctions ministérielles ainsi que sa propre pratique des lettres l'amènèrent à promouvoir les arts. D'une part, lorsqu'il dirigea le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, il assura l'organisation de l'Exposition universelle de 1900, qui se tint à Paris et attira plus de 50 millions de visiteurs. D'autre part, les amitiés qu'il entretenait avec de nombreux auteurs, artistes-peintres et sculpteurs tels qu'Auguste Rodin, ainsi que son œuvre littéraire – ses deux recueils *Le coffret brisé* et *La Lyre d'airain* furent récompensés par l'Académie française – témoignent de l'importance que revêtaient les arts pour lui et de l'estime en laquelle il les plaçait.

Georges Leygues s'illustra localement en tant que mécène : il fit édifier l'église Sainte-Catherine ainsi que le théâtre Georges-Leygues. Ces gestes généreux furent permis par un legs tout aussi généreux dont il bénéficia en 1909. La grande amitié qui le liait à Alfred Chauchard, fondateur des « Grands Magasins du Louvre », le plaça parmi les bénéficiaires de la fortune de ce dernier. Il hérita de 15 millions de francs or.



LE PROJET D'UNE « MAISON DU PEUPLE »

Sous la Troisième République, le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts agit résolument en faveur de l'éducation de tous les Français. Les lois Ferry (1881 et 1882) rendent l'instruction obligatoire et visent à créer une société éclairée.

Si le ministère en charge de l'Instruction publique a à sa charge plusieurs établissements littéraires et scientifiques dès les années 1830, cette attribution artistique est affirmée en 1871 à travers le nouveau nom du ministère : les « Beaux-Arts » sont adjoints à l'Instruction publique. Parce qu'ils valorisent la France et ses artistes, les arts accompagnent l'idéal d'instruction pour tous.

L'idée qu'ils puissent élever les hommes et les femmes de leur condition est communément partagée. Il s'agit par ailleurs de poursuivre une unification culturelle de la France, fondée sur l'enseignement et l'usage du français. Ainsi, les arts relatifs aux lettres, qui permettent de diffuser une langue commune, revêtent une importance certaine.

Ces idéaux, largement partagés par les Républicains, animent sincèrement Georges Leygues : celui-ci désire doter sa ville natale d'un édifice destiné à abriter la vie culturelle et citoyenne villeneuvoise.

Le député du Lot-et-Garonne fait part de ce projet lors du conseil municipal du 18 février 1914, par l'intermédiaire d'une lettre dont le maire, André Berger, donne lecture. Tant

l'architecture que les multiples fonctions de l'édifice sont précisées.

Il s'agit ainsi de faire construire « sur l'emplacement de l'ancienne chapelle des Pénitents bleus un monument d'utilité publique qui sera consacré aux œuvres touchant à l'éducation civique et morale, à l'instruction générale, à l'enseignement professionnel, aux arts, à la mutualité, à la bienfaisance, à l'hygiène et à la culture physique. ».

« Façonner les esprits et les cœurs », « stimuler le goût du beau », « éveiller le sentiment de solidarité » : on entend s'appuyer sur les arts et les œuvres d'intérêt collectif pour stimuler un sentiment de cohésion.

Pour abriter toutes ces missions, l'édifice devait comprendre une salle des fêtes, où l'on pourrait accueillir des concerts et des pièces de théâtre devant un public de 600 personnes, mais aussi une bibliothèque, un musée ou encore une salle d'archives.

Nommé « la Maison du Peuple », cet édifice, conçu par l'architecte Guillaume Tronchet, s'apparentait à « l'architecture méridionale de la Renaissance ». Les aquarelles réalisées par l'architecte donnent à voir un bâtiment de style asymétrique, tout de brique, aux façades ponctuées de larges fenêtres à meneaux et de plusieurs étages de **loggia**. Haute de 20 mètres, une tour flanquée d'une tourelle devait inscrire cette « Université populaire » parmi les plus hautes constructions du paysage villeneuvois.

Ce projet, bien qu'approuvé par le conseil



municipal, ne vit pas le jour. En cause, très vraisemblablement, la Première Guerre mondiale, qui mobilisa tant les hommes que les ressources financières du pays.



4. Projet de la Maison du Peuple
Aquarelle de Guillaume Tronchet

© Musée de Gajac

5. Projet de la Maison du Peuple
Aquarelle de Guillaume Tronchet

© Musée de Gajac

6. Extrait du registre des délibérations du Conseil municipal
du 18 février 1913 de Villeneuve-sur-Lot

© Archives municipales, Villeneuve-sur-Lot



LA NAISSANCE DU THÉÂTRE GEORGES-LEYGUES

Le désir de construire un théâtre pour Villeneuve ne quitta pas Georges Leygues. Après la guerre, dans les années 1920, ses échanges avec l'architecte Guillaume Tronchet reprirent et furent alimentés par l'exemple des édifices de spectacle nouvellement construits à Paris.

En effet, Guillaume Tronchet réalisa un tour de « *toutes les plus belles salles parisiennes*¹ » pour étudier les innovations techniques et fournir à Villeneuve un équipement moderne, qui puisse accueillir des programmes de grande envergure. Les observations concernèrent principalement les aménagements intérieurs avec la répartition des différents espaces, car le parcellaire parisien constitue une contrainte à laquelle les théâtres doivent s'adapter, alignant notamment leurs façades sur celles des bâtiments qui les encadrent.



À Villeneuve-sur-Lot, la construction du théâtre, pourtant seul au milieu de sa parcelle, présenta des contraintes d'une autre nature : Guillaume Tronchet dut prendre en compte l'existence d'un bâtiment préexistant. En effet, si Georges Leygues offrait de construire à ses frais un théâtre pour la ville, charge était à la commune d'en trouver l'emplacement. Le choix se porta sur l'ancienne prison départementale, située sur le boulevard de la République, qui ferma vers 1920. La prison fut donc détruite pour laisser place à une construction entièrement neuve. Seul un bâtiment subsiste, à l'arrière du théâtre. Ses nombreuses fenêtres resserrées laissent deviner les anciennes cellules.

À l'exception de ce bâtiment indépendant du théâtre, il ne reste certes plus d'élément visible du bâtiment préexistant, toutefois, pour des raisons tant économiques que pratiques, l'architecte conserva et utilisa les fondations de la prison pour bâtir le théâtre. Une parenté existe par conséquent entre les plans des deux édifices.

7. Bâtiment restant

© Pays d'art et d'histoire Grand Villeneuvois

8. Vue de l'ancienne prison départementale

© Archives municipales, Villeneuve-sur-Lot

9. Vue de l'ancienne prison départementale

© Archives municipales, Villeneuve-sur-Lot

¹ Programme du gala d'inauguration du théâtre, Archives municipales de Villeneuve-sur-Lot

L'ARCHITECTURE, ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

10. Façade fonds

© Archives municipales, Villeneuve-sur-Lot

11. Coupe longitudinale du théâtre Georges-Leygues

© Archives municipales, Villeneuve-sur-Lot



10

UN PLAN CLASSIQUE...

Parce que le théâtre succéda à l'ancienne prison départementale, son plan fut établi selon la même logique et suivit la forme allongée de la parcelle. Cette disposition constituait un avantage pour la construction d'un théâtre : en effet, les théâtres sont composés d'espaces successifs qui accompagnent le trajet des spectateurs depuis le parvis, en passant par le vestibule, jusque dans la salle de spectacle. Néanmoins, l'architecture se poursuit au-delà de la scène et des **pendillons** qui cachent à la vue du spectateur les espaces dédiés aux artistes et aux techniciens.



11

La façade : « Un aspect monumental »

« [L'édifice] est conçu selon la formule des théâtres les plus modernes de Paris. Il aura un aspect monumental. » précise un article du journal *Le Progrès* qui suit le chantier de construction.

L'architecte Guillaume Tronchet veille en effet à donner à l'édifice une façade imposante qui s'inscrit dans les codes classiques. La façade est rythmée par un avant-corps central dont le premier niveau d'élévation présente une loggia. Huit colonnes hautes de dix mètres ponctuent la façade (six au niveau de la loggia : deux à chaque extrémité et une entre chaque travée, ainsi qu'une de part et d'autre des fenêtres des corps latéraux). Les extrémités du corps central sont traitées en **pan coupé** et introduisent une fluidité vers les corps latéraux qui l'encadrent.

Le caractère monumental de l'édifice s'explique par les références à l'architecture classique, nourrie de références antiques. Les colonnes, l'**attique** (la partie qui couronne l'édifice) de taille imposante et ponctué de décors sculptés rappelant les **métopes**, ainsi que l'association d'une frise de **denticules** et de **modillons** renvoient à l'architecture et au décor sculpté des temples grecs. Ces éléments établissent un parallèle entre le théâtre de Villeneuve et les édifices religieux antiques et empruntent à leur sacralité pour signaler la noble fonction de l'édifice : un temple de la culture.



12



13

Les espaces de circulation et de détente

L'entrée mène sur des espaces de circulation: le spectateur traverse un vestibule de 140 mètres carrés auquel on accède par trois portes desservies par une volée de cinq marches, puis gravit une volée de marches pour accéder à l'escalier double et aux galeries pour accéder à l'escalier double et aux galeries des différents étages, qui desservent la salle.

Au premier niveau, au-dessus de l'espace correspondant au vestibule, se trouve le foyer. Le foyer est un espace caractéristique des lieux de spectacle, qui tire son nom des cheminées qui y étaient et auprès desquelles les spectateurs venaient se réchauffer pendant les entractes. Il s'agit également d'un espace d'apparat: c'est un lieu où les spectateurs se retrouvent, conversent, où il convient de déambuler paré de ses plus beaux atours. Dans les édifices construits au XIX^e siècle, les foyers s'ornent de riches décors: parquets polis, lustres imposants, plafonds peints, dorures...

Si le foyer du théâtre Georges-Leygues ne possède pas de cheminée, il n'en reste pas moins un lieu de détente et de rencontre. Il mesure 18 mètres par 8, avec une hauteur sous plafond de 9 mètres. De part et d'autre se trouvent des espaces aménagés dans les corps latéraux: un bar, permettant de boire un rafraîchissement ou de prendre une collation, ainsi qu'un espace qui abritait un fumoir jusque dans les années 2000.

C'est un espace rendu lumineux grâce à de grandes ouvertures: trois d'entre elles donnent sur la loggia et deux sont aménagées dans les murs à pans coupés qui relient l'avant-corps central aux corps latéraux.

Le décor est soigné et affiche un équilibre entre sobriété et éléments décoratifs. Des **pilastres** en faux-marbre dans les tons jaune-orangé veinés de gris anthracite scandent l'espace. Huit colonnes décoratives tronquées portant des vasques sont positionnées devant les pilastres.

En partie haute, au-dessus des ouvertures, les noms d'auteurs et compositeurs peints en lettres d'or évoquent les arts accueillis dans l'édifice: les dramaturges (Molière, Corneille, Racine, Marivaux, Alfred de Musset, Victor Hugo) côtoient un important nombre de compositeurs du XIX^e siècle (Gounod, Bizet, Saint-Saëns, Berlioz, Claude Debussy, Dukas). Cette sélection rappelle les affinités et la culture de Georges Leygues.



La salle de spectacle

La salle de spectacle s'inscrit dans l'architecture usuelle des théâtres de l'époque : sa disposition composée d'un parterre entouré de loges (**baignoires**) et de deux niveaux de balcons en fer-à-cheval l'apparente aux théâtres à l'italienne.

Ses dimensions sont à la hauteur de l'ambition du commanditaire : la salle, légèrement trapézoïdale mesure 17 mètres par 13 et possédait une jauge de 960 spectateurs. Une faible pente mène vers la scène tandis qu'une verrière de verre et de métal située à une hauteur de 12 mètres orne le plafond.

La verrière est la partie visible de l'ouvrage destiné à éclairer l'orchestre. En effet, un **lanterneau** aux parois vitrées et coiffé d'une dalle en pavés de verre se tient au milieu du toit. Cette source de lumière n'est plus utilisée aujourd'hui : l'ensemble de la verrière a été recouvert de toiles de plastique et de velours destinés à éviter le passage de la lumière. Un autre lanterneau, au niveau de la scène devait éclairer les artistes.

Dès l'inauguration du théâtre, la scène et ses dimensions sont comparées aux plus grandes salles de spectacle de l'époque : les comédiens évoluent sur un plateau de 13 mètres sur 9 tandis que les scénographies bénéficient d'une hauteur libre de 11 mètres. En contre-bas de la scène, un orchestre de 25 musiciens pouvait s'installer.



Les coulisses

Le théâtre obéit à un plan symétrique jusque dans les coulisses. En effet, de part et d'autre de la scène, des espaces réservés aux professionnels se déploient en miroir : depuis l'espace des coulisses qui bordent la scène, les artistes peuvent accéder **côté jardin** à un ensemble de 16 loges réparties sur les trois niveaux du théâtre. **Côté cour**, se trouvaient des espaces de bureau pour le directeur ainsi que la loge du concierge.

12. Vue du foyer vers 1935

© Fonds Bétons armés Hennebique – 76 IFA.
Cité de l'architecture et du patrimoine/Archives d'architecture contemporaine

13. Vue du foyer en 2017

© CAUE 47

14. Vue de la salle dans les années 1930

© Archives municipales, Villeneuve-sur-Lot

15. Vue de la salle en 2017

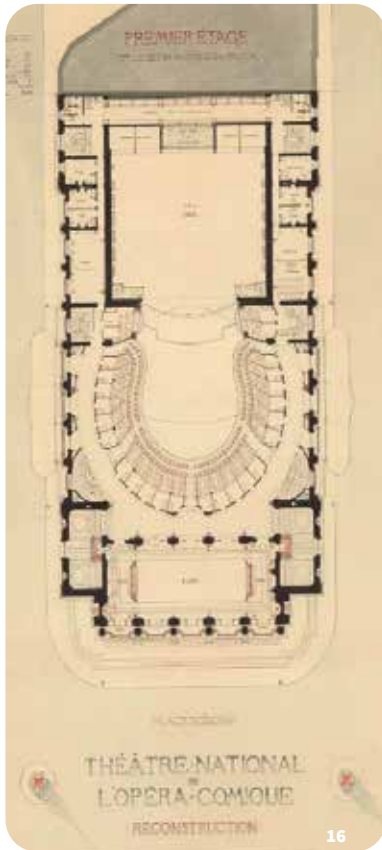
© CAUE 47

16. Plan de l'opéra comique

© Bibliothèque nationale de France

17. Dessin du plan du théâtre Georges-Leygues

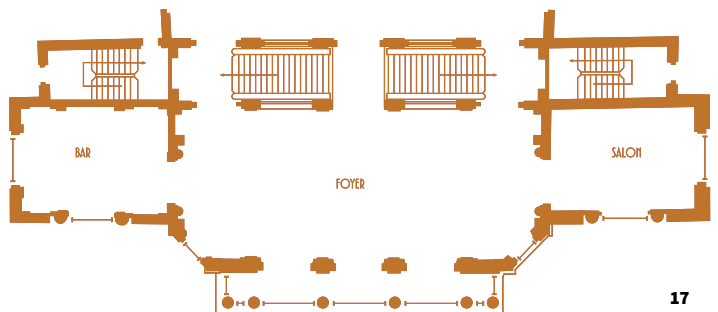
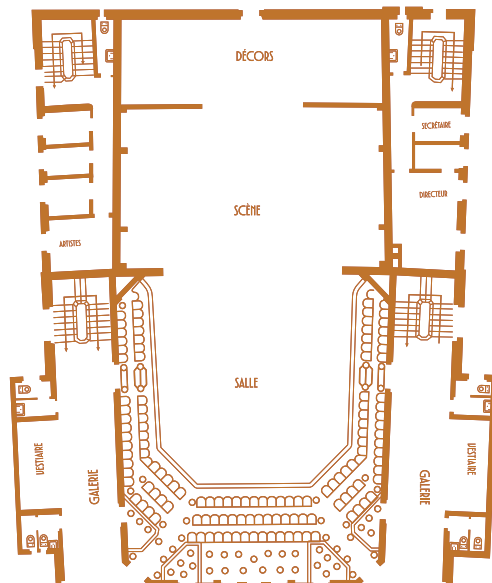
© Pays d'art et d'histoire Grand Villeneuvois



VILLE DE VILLENEUVE-SUR-LOT

THÉÂTRE MUNICIPAL GEORGES LEYGUES

PLAN DU BALCON
ÉCHELLE 1/30





18



19

... QUI INTÈGRE DES INNOVATIONS TECHNIQUES

L'architecture connaît en Europe de profondes transformations tout au long des XIX^e et XX^e siècles. Ainsi, les carrières des architectes sont marquées par l'appropriation des innovations techniques et esthétiques qui se succèdent. L'œuvre de Guillaume Tronchet illustre cela : ses premières réalisations, dans les années 1900, empruntent à la fois aux styles appréciés à la fin du XIX^e siècle (style académique, style Louis XVI) et à l'Art nouveau, tandis que ses constructions de l'entre-deux-guerres témoignent de l'élan moderniste qui traverse les sociétés.

Des espaces fonctionnels

Guillaume Tronchet accorde de l'importance à la fonctionnalité des édifices : il adapte les plans aux besoins de l'activité. Par exemple, sur le modèle de la troisième salle de spectacle de l'Opéra-Comique de Paris (1898) il dote le théâtre Georges-Leygues d'un espace de 65 mètres carrés situé dans le prolongement de la scène, voué au rangement des décors. Il ajoute une ouverture qui permet de communiquer directement avec l'extérieur, à l'arrière du théâtre, où les véhicules peuvent stationner et faciliter le transport des éléments de décor.



20

18. Photographie de Guillaume Tronchet

© Bibliothèque nationale de France

19. Palais de la navigation et du commerce, Exposition Universelle 1900

© Frères Neurdein, photographe (Petit Palais, musée des Beaux-arts de la Ville de Paris)

20. Hôtel des Postes Thiers

© Ville de Nice



21



22

Le béton armé entre en scène

Parmi les innovations techniques majeures du XX^e siècle, figure l'emploi du béton armé. Grâce aux structures en acier que l'on intègre aux éléments en béton, le béton armé – ou « ciment armé » tel qu'on pouvait le nommer à l'époque – offre une très bonne résistance aux forces de pression et de traction. Il rend possible la réalisation de piles et de dalles dont l'association forme une ossature solide. Le théâtre des Champs-Élysées, inauguré en 1913 à Paris, est une célèbre réalisation des frères Perret, qui possède une ossature en béton dissimulée par une fastueuse façade

LE BÉTON

Le béton est un matériau composé de plusieurs éléments : c'est un mélange de ciment, de granulats, de sable et d'eau. Le mélange obtenu est une pâte fluide, que l'on coule dans des coffrages, et qui durcit en séchant pour devenir particulièrement solide.

Si certaines civilisations antiques (égyptiens, romains) ont pu l'employer, c'est à la fin du XVIII^e siècle qu'il est redécouvert en Europe. Les ingénieurs et les entrepreneurs tels Joseph Louis Lambot, François Coignet et François Hennebique le perfectionnent au XIX^e siècle : les compositions s'affinent, le béton s'arme de structures métalliques, les éléments sont fabriqués en série en amont des chantiers.

Au début du XX^e siècle, Eugène Freyssinet élance les architectures et innove avec un pont de 100 mètres à une seule arche... à Villeneuve-sur-Lot ! C'est le Pont de la Libération (1914-1920). Il dépose le brevet du béton précontraint en 1928.

en marbre et d'esthétique Art déco. Un autre édifice de spectacle utilisant le béton armé le précède : il s'agit du théâtre Ducourneau, construit par Guillaume Tronchet, à Agen (1908). Son esthétique néo-classique ne laisse rien deviner des techniques et matériaux novateurs sur lesquels le bâtiment repose.

En revanche, certaines caractéristiques visuelles du théâtre Georges-Leygues révèlent l'emploi du béton armé. Notons qu'il s'agit d'un emploi partiel : le bâtiment est largement construit en briques et **moellons**, mais plusieurs éléments tels que l'enveloppe de la salle de spectacle, celle du foyer ainsi que les colonnes de la façade furent réalisés en béton armé.

Les propriétés étanches du béton permettent de réaliser des toits-terrasses, qui distinguent l'édifice des constructions traditionnelles aux toitures en pente.

De plus, dans la salle de spectacle, l'emploi du béton permet de superposer les balcons en limitant les piles et ainsi proposer des places qui garantissent une bonne visibilité où que l'on soit assis dans la salle.

21. Théâtre Ducourneau

© Benjamin Smith

22. Théâtre des Champs-Élysées

© Stéphane Asseline, Région Ile-de-France



Variations de lumières

À sa création, le théâtre Georges-Leygues fait également preuve de sa modernité à travers ses systèmes d'éclairage. Celui-ci est à la fois naturel, avec la verrière de la salle de spectacle – qui rappelle les salles parisiennes – et électrique. Le foyer est éclairé par un système électrique dissimulé dans les vasques. La lumière s'élève contre les pilastres et donne l'illusion d'un éclairage au feu de bois.



23. 24. 25. Chantier de construction du théâtre

© Archives municipales de Villeneuve-sur-Lot

26. Salle de spectacle surmontée de la verrière

© Fonds Bétons armés Hennebique – 76 IFA. Cité de l'architecture et du patrimoine/Archives d'architecture contemporaine

27. Vasque du foyer

© Pays d'art et d'histoire Grand Villeneuvois



UN ÉDIFICE ENTRE-DEUX-GUERRES : L'EMPRUNT À L'ART DÉCO

Les travaux du théâtre débutèrent au début des années 1930, dans une période marquée par un style nouveau qui se déploie dans une pluralité de secteurs artistiques : l'Art déco.

L'Art déco est un courant artistique de la première moitié du XX^e siècle qui s'épanouit particulièrement pendant l'entre-deux-guerres. Il porte avec lui un élan nouveau, qui rompt avec les motifs traditionnels et se tourne vers des volumes simplifiés, des motifs géométriques, des lignes droites. Il est né dans la sphère des arts décoratifs (mobiliers, ferronnerie, céramiques, luminaires, orfèvrerie) et se répand dans les autres secteurs artistiques (peinture, sculpture, architecture). De nombreuses constructions sont alors conçues avec le soin d'harmoniser l'architecture et son décor intérieur dans les moindres détails. Le théâtre Georges-Leygues, quoiqu'il obéisse à un plan traditionnel et fasse référence à une architecture néo-classique, intègre ce style moderne.

Simplifier, styliser

Un grand nombre d'éléments de décor puisent dans le répertoire traditionnel, mais leur traitement est simplifié, proposant une version stylisée. C'est le cas des guirlandes qui ornent les balcons de la salle ou bien des faisceaux du foyer, traités en **bas-relief**. Les chapiteaux corinthiens de la loggia offrent également une version simplifiée, quoique tout à fait identifiable et qui contraste légèrement avec le traitement géométrique des modillons (que l'on retrouve dans le vestibule) et de la frise de denticules. Les ferronneries ont également fait l'objet d'une attention particulière. Vraisemblablement réalisées par Raymond Subes – ferronnier d'art de renom du XX^e siècle – elles évoquent en plusieurs



28. Chantier de construction du théâtre

© Archives municipales de Villeneuve-sur-Lot

29. Décor de guirlande

© CAUE 47

30. Décor de faisceaux

© Pays d'art et d'histoire Grand Villeneuvois

31. Décor de modillon

© Pays d'art et d'histoire Grand Villeneuvois





32



33



34

lieux la musique et son écriture. En effet, la façade est ornée de deux sortes de lyres stylisées, l'instrument de musique associé au dieu des arts, Apollon, tandis que les portes d'entrée sont traversées d'éléments pouvant rappeler un métronome. Les ferronneries des escaliers présentent des tiges verticales, réunies en certains endroits par des pièces rectangulaires noires, évoquant les pauses et demi-pauses des partitions.

LIGNES, VOLUMES, LUMIÈRE

Des effets de décor sont également créés par de multiples jeux sur les lignes. Celles-ci sont souvent traitées de façon verticale avec des lignes triples (**triglyphes** de la frise du front de scène) ou des cannelures (haut des piliers de l'escalier). Le pan coupé, caractéristique des constructions de l'entre-deux-guerres, est décliné tant sur les murs extérieurs (façade principale) que dans les arrangements intérieurs (baignoires de la salle).

Enfin, les lignes verticales répondent volontiers aux lignes horizontales au niveau des angles des murs et des encadrements : les **ressauts** et les marches se font écho. En effet, ce subtil jeu de lumière – permis par une sobriété des couleurs – permet de mettre en valeur l'harmonie des volumes du bâtiment. Tout est dans la même teinte et semble se fondre avec les murs, pourtant aucun espace n'est laissé nu et chaque élément orne l'édifice et accroche la lumière.

Ainsi, le décor est composé d'éléments variant entre la stylisation et un jeu géométrique fondé sur la ligne auquel s'ajoute un décor figuratif, à l'esthétique moderne.

LES FAISCEAUX DE LICTEURS

Les faisceaux – assemblage de baguettes et bois – sont un motif hérité de la République romaine. Ils sont réemployés à partir du XIX^e siècle, lorsque le modèle républicain est adopté en France. Leur emploi dans le foyer du théâtre Georges-Leygues est un geste patriotique : associé aux noms des auteurs français, ils célèbrent les artistes que la France a enfantés et soulignent les fonctions politiques de Georges Leygues à l'échelle nationale.

32. Ferronneries du premier étage de la façade principale

© Pays d'art et d'histoire Grand Villeneuveois

33. Ferronneries de la porte d'entrée

© Pays d'art et d'histoire Grand Villeneuveois

34. Ferronneries des escaliers

© Pays d'art et d'histoire Grand Villeneuveois



UN DÉTAIL QUI COMPTE : LES BAS-RELIEFS SIGNÉS LES FRÈRES MARTEL

Pour relever le pari de la construction d'un temple dédié au spectacle vivant, Guillaume Tronchet n'hésite pas à faire appel à des artistes qui se revendiquent « modernes » et ont déjà une reconnaissance nationale et internationale : les frères Martel.

Ces sculpteurs, qui ont déjà collaboré avec Guillaume Tronchet (ministère du Travail), réalisent pour le théâtre Georges-Leygues les trois cartouches qui ornent la façade, au-dessus de la colonnade, comme un écho aux trois portes d'entrée et aux trois portes-fenêtres du premier étage. Ces trois éléments sculptés en bas-relief représentent les muses de ce lieu consacré à l'art du spectacle : la Tragédie, la Musique et la Comédie.

Les frères jumeaux Martel, Jan et Joël, originaires de Nantes, nés en 1896, dans une famille bourgeoise, s'initient très vite à la sculpture et, en 1912, s'inscrivent à l'École des Arts Décoratifs de Paris.

Paris est alors une ruche, un laboratoire d'expériences artistiques accueillant des artistes du monde entier qui formeront cette première École dite de Paris. De ces échanges, voire parfois de ces rivalités naissent les grands courants en ce début du XX^e siècle, tel le cubisme ou l'abstraction.

C'est aussi l'époque où architecture et beaux-arts sont intimement liés par l'organisation des études avec des sections architecture au sein des écoles des Beaux-Arts, même si, à Paris, dès

1865, est créée une école spéciale d'architecture. Les frères Martel partagent la même vision de leur art, le même atelier, le même cercle amical et professionnel. Ils sont sensibles aux recherches cubistes menées par Braque, Picasso, Gris. Le cubisme propose une « déconstruction du réel » qui n'est pas abstraite mais qui démultiplie les points de vue sur l'objet. Ils sont aussi très proches de Robert Mallet-Stevens pour qui l'architecture est synonyme d'œuvre totale, allant de la conception des volumes d'habitation à celle des éléments mobiliers et décoratifs. Ils travaillent avec lui à plusieurs reprises, en particulier sur les chantiers de la Villa Cavrois et de la Villa Noailles¹. En 1925, ils attirent l'attention avec leurs arbres cubistes en ciment armé présentés dans le Pavillon du Tourisme (signé Mallet-Stevens) à l'Exposition des arts décoratifs et industriels modernes de Paris. C'est l'acte de naissance du style moderne qui passe à la postérité sous le nom d'Art déco. En 1929, ils sont membres fondateurs avec Charlotte Perriand, Jean Prouvé, Robert Mallet-Stevens de l'Union des artistes modernes (UAM), rejoignant rapidement par Fernand Léger, Le Corbusier, Sonia Delaunay, entre autres. L'UAM réunit architectes, ingénieurs, décorateurs, peintres et sculpteurs pour mieux défendre cette modernité et changer les regards sur la création contemporaine. Les deux frères s'inscrivent complètement dans cette tendance qui repousse les frontières entre art, science et artisanat et se veut ouverte à toutes les influences.

Qu'entend-on alors par modernité ? Fluidité des

¹ Villa Cavrois (Croix, Nord) 1929-1932 ; Villa Noailles (Hyères, Var), 1923-1925



lignes, utilisation de matériaux dits moins nobles tels que ciment et béton armé, mais qui côtoient essences précieuses comme la laque, l'ivoire ou le **galuchat**, ornementation stylisée, esthétique utilitariste et aussi mélange des genres pour se détacher enfin de l'opposition entre arts mineurs et arts majeurs. Pour les Martel, c'est « *la première tâche de l'esthétique nouvelle* ». Ce parti-pris est visible dans leur propre parcours éclectique et foisonnant. L'inspiration cubiste voisine avec la ligne souple de l'Art nouveau, le bestiaire côtoie des formes abstraites, supports et matériaux sont très variés, du ciment, du métal, mais aussi du palissandre ou de l'ébène. Ils font des incursions dans les arts appliqués, travaillant pour la manufacture de Sèvres et la cristallerie Daum. Ils sont aussi des passionnés de danse et de musique, avec une dimension ethnographique, que l'on retrouve dans leur œuvre.

Avec ces trois cartouches, sculptés en bas-relief, très probablement en ciment moulé, les frères Martel s'approprient le registre cubiste par la géométrisation des formes. Les figures présentent une similitude dans les expressions et les traits de ces visages-masques, caractérisés par la sobriété de la ligne. Les cartouches viennent ponctuer, rythmer une façade à la fois néo-classique et moderniste, apportant ce détail indispensable sans lequel elle aurait été presque monotone. Ces bas-reliefs permettent aussi d'identifier ce lieu dont la raison d'être est de faire vivre les créations et de rassembler autour de celles-ci. Ils sont une invitation à franchir le seuil et à s'abandonner à la magie du spectacle.

Dans les années trente, les frères Martel ont acquis une réputation internationale. Les commandes sont nombreuses, en France, mais aussi à l'étranger : Japon, États-Unis, Canada, Pays-Bas, Belgique, Grèce... Ils participent à des événements importants tels l'Exposition internationale des Arts et Techniques en 1937, paroxysme de cet Art nouveau devenu déco, et travaillent sans relâche jour et « *la moitié des nuits* » dans leur atelier-logement² dessiné par Robert Mallet-Stevens, décoré par Charlotte Perriand et Jean Prouvé. Ministères, théâtres, bureaux de poste, monuments commémoratifs ou encore objets décoratifs font le quotidien de création des deux frères, dont il est difficile de distinguer le travail.

Leur activité et leur engagement restent intacts dans les années qui suivent la Libération et qui sont celles de la Reconstruction ; ils répondent alors à des commandes diverses en particulier pour les édifices religieux et commémoratifs, toujours fidèles à un style mariant figuration stylisée, influence cubiste et détails classiques. Ils disparaissent en 1966, à six mois d'intervalle, sans jamais avoir trahi leur « *gémellité artistique* », ayant gardé aussi un attachement profond pour leur terre familiale, la Vendée, où l'on peut découvrir nombre de leurs réalisations.

35. Bas-reliefs du théâtre des Champs-Élysées par Antoine Bourdelle

© Stéphane Asseline, Région Île-de-France

36. Les bas-reliefs du théâtre Georges-Leygues

© Pays d'art et d'histoire Grand Villeneuvois

37. Jan et Joël Martel

© Mondial Photo-Presse

38. Dessin préparatoire pour la Tragédie

© Archives familiales

² Situé 10, rue Mallet-Stevens, Paris 16^e, 1927, classé Monument historique en 1990



39

39. Projet du théâtre – Aquarelle

© Archives municipales de Villeneuve-sur-Lot

40. Lettre de donation d'Anne Leygues

© Archives municipales de Villeneuve-sur-Lot



Les travaux débutèrent en 1931 derrière les murs d'enceinte de l'ancienne prison. Plusieurs noms connus de la construction à Villeneuve du début du XX^e siècle y œuvrèrent : l'architecte de la ville, Gaston Rapin, mit en œuvre le projet de Guillaume Tronchet et travailla avec l'entreprise d'Henri Corne – tous avaient travaillé ensemble à l'édification de l'église Sainte-Catherine (1898-1937).

Georges Leygues décéda le 2 septembre 1933 et ne vit pas l'édifice achevé en 1935. C'est son épouse, Anne Leygues, qui suivit la fin du chantier et inaugura le théâtre le 28 septembre 1935. Les articles de journaux laissent entrevoir l'engouement des contemporains pour le nouvel édifice et l'effervescence qui entourait le gala d'inauguration, dont les places furent vendues au profit de la Ligue nationale contre le taudis, fondée par Anne Leygues.

« Le lever du rideau devait avoir lieu à 20 h 45, mais dès 20 heures, dès l'ouverture des portes, une double et triple haie sur les allées, un double, triple, quadruple cordon sur le parvis du théâtre, si l'on peut ainsi dire, se formaient dans l'attente et l'espoir, non pas d'entrer, mais de voir ceux qui auraient l'heureux avantage de pénétrer dans ce temple de l'art.

Bientôt commença le défilé des voitures et, partant, celui des toilettes. Peu à peu les pas-perdus et le foyer s'animent; il flotte dans

l'air je ne sais quelle atmosphère de grâce, d'élégance [...]»¹

Paul Nasse, le maire adjoint chargé du théâtre et des beaux-arts, se souvint : *« L'ambiance était celle d'une grande première parisienne. Mme Georges Leygues accueillait elle-même les invités en haut de l'escalier. »*

La soirée fut présidée par Marcel Prévost de l'Académie française, qui rendit hommage à Georges Leygues avant de céder la place à Sacha Guitry, qui inaugura la scène en coupant le ruban qui tenait fermés les rideaux avant de donner avec ses comédiens la pièce *La Fin du monde* pour la toute première fois.

« En artiste qu'il était, le président Georges Leygues désirait doter sa ville natale d'un édifice dont il voulait faire un véritable foyer du peuple. », rappela dans son discours Georges Bordeneuve, le maire de Villeneuve. La création du théâtre Georges-Leygues fut effectivement un acte fondateur pour la vie culturelle de Villeneuve-sur-Lot. Conçu à la fois comme un temple des arts et un espace de vie publique, il est devenu un équipement culturel durable, un lieu privilégié de découverte, de création et de rencontre entre les spectateurs et la vivante scène artistique.

Attique : partie supérieure d'un édifice, située au-dessus de la corniche et venant cacher la naissance du toit

Baignoire : dans un théâtre, il s'agit d'une loge de spectateurs située au rez-de-chaussée, entre la scène et le parterre

Bas relief : élément sculpté qui se détache peu du fond sur lequel il repose

Cour et jardin : vu du public, le côté cour désigne le côté droit de la scène et le côté jardin désigne le côté gauche

Denticule : ornement rectangulaire, à section carrée, traité en frise et caractéristique des corniches ioniques et corinthiennes

Galuchat : cuir préparé à partir du tégument de certains poissons, tels le requin ou la raie

Lanterneau : construction munie d'ouvertures parfois vitrées qui surmonte un bâtiment et peut en assurer l'éclairage ou l'aération

Loggia : galerie extérieure et couverte dont l'un des côtés se compose d'une arcade ouverte

Métope : panneaux sculptés placés en frise en partie haute des édifices, en alternance avec les triglyphes

Modillon : élément ornemental placé sous une corniche, s'apparentant à une console

Moellon : pierre de petite dimension

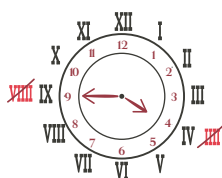
Pan coupé : pan de mur situé de biais sur l'angle d'un bâtiment

Pendillon : pièce de tissu ou petite toile peinte que l'on monte de part et d'autre de la scène d'une salle de théâtre

Pilastre : élément décoratif en bas-relief, généralement muni d'une base et d'un chapiteau, évoquant une colonne

Ressaut : partie de mur en avancée ou en recul, ou formant une différence de niveau

Triglyphe : rectangle allongé en hauteur et creusé verticalement de deux glyphes et de deux demi-glyphes, placé en alternance avec les métopes



LES CHIFFRES ROMAINS
C'EST MALIN !

Conception et coordination : Service Pays d'art et d'histoire du Grand Villeneuvois, Pélagie Moreau, responsable du service

Le Pays d'art et d'histoire remercie chaleureusement : Bérengère Mazurie, Directrice de l'École d'art du Grand Villeneuvois, pour sa contribution à ce Focus ainsi que les équipes du théâtre Georges-Leygues, en particulier Thierry Zanovello; le Musée de Gajac et les Archives municipales de Villeneuve-sur-Lot; le Centre d'archives d'architecture contemporaine de la Cité de l'architecture et du patrimoine; et la Direction des patrimoines de la ville de Nice.

« CE THÉÂTRE CONSTITUERA NON SEULEMENT POUR NOTRE VILLE MAIS AUSSI POUR L'ARRONDISSEMENT TOUT ENTIER UNE SOURCE PRÉCIEUSE DES AGNÉMENTS, DES NOBLES DISTRACTIONS ET DES PLAISIRS QUE L'ART PROCURE. »

Journal, *Le Progrès*

Le service Pays d'art et d'histoire du Grand Villeneuvois

coordonne les initiatives en matière de recherche et de valorisation de l'architecture et du patrimoine à l'échelle du territoire. Il propose toute l'année de nombreuses actions pour permettre la découverte du patrimoine et de l'architecture des 19 communes du territoire par les habitants, jeunes et adultes, et par les visiteurs.

Le Grand Villeneuvois appartient au réseau national des 204 Villes et Pays d'art et d'histoire

Le ministère de la Culture, direction générale des Patrimoines, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine.

Renseignements Pays d'art et d'histoire du Grand Villeneuvois

24 rue du Vieux-Pont
47 440 Casseneuil
Tél.: 09 64 41 87 73
patrimoine@grand-villeneuvois.fr
www.grand-villeneuvois.fr